Comédie . . .

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 28 septembre 1934

Les gens en avaient besoin ces jours-ci, ces jours où la comédie s'est faite rare — car les gens n'insistent que sur le sérieux quand ils parlent, et quand ils agissent ; bien plus, ils insistent, à notre grand regret, à ne faire que se tromper eux-mêmes, à se laisser prendre à leur propre tromperie, et à s'imposer le sérieux jusque dans leurs pensées mêmes.

Il eût été raisonnable que les gens partagent leur vie active de façon équilibrée entre le sérieux et la légèreté, car il est vrai que l'excès de légèreté tue les cœurs — mais il est tout aussi vrai que l'excès de sérieux épuise les forces, décourage les ambitions, et dégoûte de la vie, surtout lorsque la vie sociale, intellectuelle et politique est devenue aussi profondément vide que l'est devenue la vie égyptienne en cette ère bénie. Une vie vide ne mérite pas le sérieux, car elle devient alors semblable à une meule qui tourne et tourne, qui cliquette et cliquette, puis ne produit rien du tout, ne donne aucune farine.

Et pourtant, malgré tout cela, les Égyptiens persistent à être sérieux chaque fois qu'ils parlent, sérieux chaque fois qu'ils agissent, sérieux chaque fois qu'ils pensent — sans jamais se lasser du sérieux, quand bien même il ne leur rapporterait rien, et sans jamais s'en détourner, quand bien même il ne les mènerait nulle part.

Ils s'imaginent vivre aujourd'hui comme ils vivaient autrefois, dans un pays où le travail porte ses fruits et où le sérieux est payant, où le public se doit de ne jamais traiter la vie publique en jeu ou en moquerie. Et bien que les circonstances leur présentent, chaque jour, les preuves les plus claires et les démonstrations les plus éclatantes qu'ils rêvent, et que les jours du sérieux sont révolus et achevés, sans que Dieu leur ait encore accordé la permission d'y revenir — malgré tout cela, ils refusent de se divertir, refusent de s'autoriser la comédie, et posent sur la vie un regard chargé de pessimisme et pauvre en espoir, empli du chagrin de voir ce que sont devenues leurs affaires, et affligés de tout ce qui s'est corrompu dans leur condition.

Pour toutes ces raisons, la comédie mérite d'être accueillie avec gratitude chaque fois qu'elle vient aux Égyptiens de son propre chef, sans qu'ils l'aient demandée ni recherchée. Elle devient alors semblable à une brise légère et douce qui se lève soudain au cœur d'une chaleur lourde et

brûlante ; semblable à des gouttes de pluie qui tombent soudain sur une terre depuis longtemps calcinée par la sécheresse et privée d'eau ; semblable à une bonne nouvelle qui vous parvient soudain après une série de nouvelles sombres et inquiétantes ; semblable à un rêve délicieux qui vous visite au cours d'une nuit longue et pesante, une nuit qui vous a plongé dans un sommeil profond et lourd, peuplé de visions terrifiantes dont l'horreur bouleverse le cœur et l'âme.

Je ne vous cacherai pas que j'ai trouvé, dans cette comédie précise, quelque chose qui rappelle chacune de ces images que je viens de vous présenter. Mais une chose est certaine : vous n'avez pas encore connaissance de cette comédie dont je veux vous parler, et sur laquelle je veux attirer votre attention, afin que vous la savouriez comme il se doit, que vous vous en réjouissiez comme il se doit, et que vous vous en distrayiez un instant, loin de toutes les affaires graves qui vous assaillent — loin de ces rumeurs innombrables, de ce flot incessant de nouvelles, de ces spéculations sans fin, et de toute cette lourde angoisse qui emplit les conversations, les cœurs et les esprits des Égyptiens en ces jours où tout a sombré dans le désordre, où tout a été dissimulé au public, et où le public a été laissé à comprendre ce qu'il peut, s'il le peut ; à interpréter ce qu'il peut, s'il le peut ; et à deviner ce qu'il peut, s'il le peut, de ce qui adviendra.

Vous êtes, sans nul doute, passé à côté de cette comédie, et vos suppositions vous ont entraîné vers bien d'autres comédies encore. Peut-être avez-vous songé à ces banquets donnés en l'honneur des ministres, ou que les ministres se donnent entre eux, ou que donne le délégué du Haut-Commissaire, lequel convie à certains d'entre eux des ministres seuls, sans que nul en dehors de leur rang ne partage leur table, tandis qu'il convie à d'autres des ministres qui partagent leur table avec des fonctionnaires et des journalistes. Peut-être avez-vous songé aux facéties de notre grand ministre des Finances, et à la discorde qu'il ne cesse de susciter entre lui-même et notre bienveillant président du Conseil. Peut-être avez-vous songé aux Isawiyyat — combien nombreuses elles sont, et combien plus nombreuses encore celles qui demeurent cachées. Peut-être avez-vous songé aux discours qui seront prononcés demain lors de ce grand rassemblement que le Parti de l'Union s'apprête à tenir.

Peut-être avez-vous songé à quelque autre comédie encore, parmi les nombreuses qui s'attachent au gouvernement et à ses agissements — mais je ne visais aucune d'entre elles, car mon intention était de vous

détourner entièrement du sérieux, et la vie de notre gouvernement, et tout ce qui s'y rattache, est sérieux de bout en bout ; nulle légèreté n'y saurait jamais atteindre, nulle comédie ne saurait jamais s'élever à sa hauteur. Ce à quoi je pense, plutôt, c'est à cet éminent avocat qui passa des années de sa vie persuadé, en son for intérieur, qu'il était l'homme le plus digne d'assumer la présidence du Conseil, et le plus capable de conduire les affaires de l'État. Cet avocat avait, très probablement, trouvé à redire à telle ou telle chose, voire à plusieurs choses, dans la conduite de certains ministères, et en était venu à penser que, si l'affaire avait dépendu de lui, il aurait mené les affaires de l'État dans une tout autre direction. Sa réflexion sur ce point se poursuivit, s'imposa à lui avec insistance, au point qu'il ne lui restât qu'un pas à franchir pour croire que la présidence du Conseil devait légitimement lui revenir. Sa réflexion se prolongea encore, s'attarda si longtemps, qu'il ne lui restât, de là, qu'un pas à franchir pour croire que la présidence du Conseil lui avait déjà été confiée. Il attendit alors les signes qui confirmeraient qu'il était bien devenu président du Conseil, et son attente se prolongea longuement. En homme consciencieux, il n'hésita pas, pendant ce temps, à rédiger des politiques et des programmes, à préparer règlements et lois, à composer ordres et interdictions — de sorte que, lorsque le décret confirmant sa nomination lui parviendrait enfin, il ne fût pas pris au dépourvu, mais déjà pleinement prêt pour la tâche. Il se mettrait alors aussitôt à l'œuvre, et à peine aurait-il dévoilé ce qu'il avait si soigneusement préparé que tout changerait du tout au tout, que le système entier se transformerait, et que la vie du peuple égyptien passerait d'un état à un autre.

La réflexion de cet homme sur la présidence du Conseil, sa préparation à celle-ci, et son attente, se poursuivirent encore et encore, jusqu'à ce qu'il en vînt, à la fin, à croire qu'il était véritablement devenu ministre — que sa préparation à gouverner était en elle-même l'exercice du pouvoir, et que son attente de la présidence était en elle-même l'accomplissement de ses charges. Il sentait pourtant qu'il lui manquait deux choses : le traitement du président du Conseil, et le décret reconnaissant formellement sa présidence. Puis, à une heure de la nuit ou à une heure du jour, une voix l'appela pour lui dire que le décret avait bien été publié, et que le moment était venu de percevoir son traitement. Il ne douta pas un instant que son tout premier devoir fût d'adresser ses remerciements à Sa Majesté le Roi, et de recevoir ses ordres augustes et ses précieux conseils touchant aux affaires de l'État. Il se rendit donc au palais de Ras el-Tin — où la réalité l'accueillit de son visage bien éveillé et sans indulgence, un visage qui n'accorde à personne ni rêve, ni

comédie, ni fantaisie, mais les saisit au contraire d'un sérieux pur, amer et rigoureux. Et c'est là que sa cause fut renvoyée devant le parquet, que l'enquête commença, suivie du médecin légiste, puis de la constatation de la maladie mentale, et enfin de son internement à l'asile des aliénés.

Et pourtant, malgré tout cela, combien nombreux sont ceux qui ressemblent à cet homme, se racontant à eux-mêmes la même histoire qu'il s'était racontée — se croyant les hommes les plus dignes de la présidence du Conseil, attendant le jour où elle leur sera confiée, et poursuivant ce but par toutes sortes de manœuvres. Mais on ne les envoie jamais devant le parquet, on ne les soumet jamais à aucune enquête, on ne les contraint jamais à l'asile des aliénés — pour la simple raison qu'ils ne se sont jamais rendus en un lieu officiel, tel que le palais, ou le siège même de la présidence du Conseil. Aussi leur est-il loisible de dire tout ce qu'ils veulent, à eux-mêmes comme aux autres. Ne convenez-vous pas avec moi que cette comédie, comme toute autre comédie des Égyptiens, se résout finalement en sérieux — en un sérieux amer et douloureux ?

Ne convenez-vous pas avec moi que ce ministre illusoire, ce ministre de contrefaçon, n'est ni seul ni rare en Égypte, et qu'il serait peut-être possible de le laisser en liberté — pourvu que l'on pût garantir son innocuité envers les innocents — ou bien d'envoyer avec lui un très grand nombre de ses semblables, ceux qui ne se sont jamais rendus, comme lui, au palais, ni à la présidence du Conseil ? . .